

Jean-Paul Goude

“J’avais envie que la France entière tape du pied”

Sa silhouette – pantalon au-dessus des chevilles, tee-shirt rayé – est aussi connue que les ébouriffantes campagnes de publicité qu’il réalise depuis cinq ans pour les Galeries Lafayette. A la demande de François Mitterrand et de Jack Lang, Jean-Paul Goude avait imaginé l’ahurissant défilé du 14 juillet 1989 sur les Champs-Élysées, débauche de costumes, de musique et de couleurs qui culminait avec la diva noire américaine Jessye Norman chantant La Marseillaise enveloppée dans un immense drapeau tricolore. Toute sa vie, Jean-Paul Goude a puisé dans les images venues d’Afrique, d’Amérique, d’Asie, bien avant la mondialisation. L’ex-directeur artistique du prestigieux mensuel américain Esquire, réalisateur de campagnes cultes pour Kodak, Chanel ou encore Citroën, publie ces jours-ci Tout Goude (La Martinière), retraçant sa vie et sa carrière, menées au rythme d’un marching band.

Dans votre travail, vous abordez des thèmes qui agitent actuellement la société française, tels le multiculturalisme ou la mixité. Pourquoi ?

► Dans mon enfance, j’ai été marqué par le quartier où je suis né : Saint-Mandé, la partie porte Dorée, l’endroit choisi par l’Empire français pour célébrer ses colonies. Même si j’ai grandi dans les années 1940, mon imaginaire s’est développé dans une atmosphère coloniale. La littérature enfantine était écrite et dessinée par des gens qui avaient vécu cette atmosphère au quotidien. Peut-être pour exorciser leur culpabilité ou bien au nom d’idées réellement libertaires, ils affublaient souvent le héros français d’un camarade de couleur, tel Tintin avec Tchang, son meilleur copain, un Chinois, ou Corentin avec son ami indien, Kim. C’était l’époque des jamborees, avec ces scouts venus du monde entier. Dans mon imaginaire, il y a Pierre Joubert, *Le Livre de la jungle* avec Sabu, les westerns, l’Indien héroïque – Cochise, Petit Castor – les muscles, l’apologie des corps bronzés et félins. Nous habitons à cent mètres du musée des Colonies, à l’ombre du rocher du zoo de Vincennes, montagne mystérieuse, évocation artificielle de pays lointains dont l’exotisme me faisait rêver. Et puis, il y a les histoires que me racontait ma mère.

Lesquelles ?

► Ma mère, une danseuse américaine, avait épousé mon père, un Français, qui avait eu la « bonne idée » de la ramener à Saint-Mandé, à la veille de la guerre. Elle évoquait souvent Broadway, le Cotton Club et sa fascination pour les danseuses de couleur. Souvent, emportée par l’enthousiasme, elle se levait de table pour les imiter. Mon père et moi étions béats d’admiration. Cake-walk, charleston, *snake hips*, aucune de ces danses n’avait de secret pour nous.

Vous aimiez danser ?

► Ma mère dit que j’ai toujours dansé. Elle avait ouvert une petite école de ballet pour les filles de la bourgeoisie du coin et, naturellement, je ne voulais pas me compromettre en leur compagnie. Mais ma mère avait trouvé un moyen de me coincer en me confiant des rôles de Peau-Rouge. Elle connaissait mes goûts et savait très bien que je préférais les Indiens aux cow-boys.

...

Jean-Paul Goude, à Paris.
Homme-orchestre du défilé du
bicentenaire de la Révolution française,
sur les Champs-Élysées, en 1989,
ce fou d'images, passé par la presse
et la publicité, revient sur son parcours
dans *Tout Goude*.



PHOTOS : THIERRY DUDOTT/L'EXPRESS

●●● **Quelle influence la musique a-t-elle eue sur vous ?**

► Une influence énorme. La musique et surtout tout ce qui touche au rythme. Mes premiers dessins représentaient toujours des personnages en mouvement – par exemple, les guerriers tutsi des *Mines du roi Salomon*, film assez banal, mais dont les danses tribales m'ont marqué à vie. Il y a aussi le jazz, naturellement. Dès que j'ai eu l'âge de sortir et de m'intéresser aux filles, je ne ratais jamais une occasion de frimer en dansant pour tenter de les séduire.

Regretteriez-vous de ne pas être devenu danseur ?

► Pas du tout. Mais la danse, le sens du mouvement sont omniprésents dans ma vie. Je me tape encore des concerts souvent interminables pour jouir, ne serait-ce que quelques secondes, d'un mouvement particulièrement juste. C'est un plaisir difficile à décrire.

Vous semblez moins inspiré par le hip-hop, la nouvelle culture urbaine.

► C'est une apparence, due à une différence de génération. Le hip-hop n'est qu'une extension musicale des formes d'expression corporelle d'origine africaine qui m'ont inspiré. Quand je vivais à New York, je nageais dans la culture urbaine du moment. Grâce à un de mes meilleurs copains, Victor, noir américain, je suis devenu expert en R&B. C'est aussi grâce à lui que j'ai pu faire mes meilleures images d'Hispaniques new-yorkais. Mais, finalement, ce sont mes amours qui m'ont fait évoluer. D'abord à travers Grace Jones – quand, en compagnie de Chris Blackwell, le producteur de Bob Marley, j'ai tenté de marier le reggae et ce qu'on appelait alors la new wave – puis Farida et le style beur, et finalement Karen, la Jeanne d'Arc coréenne, celle que j'ai nommée dans mon projet de film la « *Queen of Seoul* », revenue sur terre pour débusquer les samourais japonais.

Comment voyez-vous le débat autour des valeurs républicaines, le communautarisme, le voile ?

► J'ai vécu de façon presque métaphorique ce que vit la France aujourd'hui. Lorsque je vivais avec Grace Jones, par exemple, j'étais en permanence animé de deux sentiments contradictoires : l'admiration et l'inconfort. Parce que ses valeurs, ses habitudes, que j'attribuais à sa culture, étaient en complète contradiction avec ma sensibilité. En revanche, sur un plan émotionnel, nous étions très proches. Il y a peut-être un peu de cela en France aujourd'hui. Sans parler de racisme primaire, il est certain que la coexistence entre des cultures diamétralement opposées peut être délicate et que l'intégration parfaite peut prendre plusieurs générations. En ce moment – et c'est le moins que l'on puisse dire – ça « frotte », comme disent les musiciens quand les rythmiques ne sont pas en place.

Très tôt, vous avez du succès. A 22 ans, vous achetez une Rolls, vous êtes très à la mode et vous faites des rencontres incroyables.

► Les premières rencontres, incroyables, comme vous dites, je les dois avant tout à Jean-Jacques Debout. Mais, quand votre meilleur copain devient une star nationale à 17 ans, c'est difficile à assumer. Cela dit, Jean-Jacques m'a fait découvrir la quasi-totalité du show-business français de l'époque.



**Mitterrand m'a dit :
« Si vous réussissez
la moitié de ce que
vous proposez, ce sera
déjà formidable »**



que je projetais d'eux dans mon travail. J'avais acheté une Rolls de 1928 pour 700 000 francs de l'époque à un copain des Arts déco ; c'était un symbole naïf de mon obsession à m'élever socialement. Je frimais comme un nouveau presque riche ! Je n'osais pas aller chez Prévart, parce que je craignais de paraître ignare. Mais, poussé par la curiosité, j'y suis finalement allé.

Prévart et sa femme, Janine, une ex-danseuse comme ma mère, étaient extrêmement chaleureux. Prévart disait connaître mes dessins par cœur, ce qui me flattait au plus haut point. Le mercredi soir, quand j'allais dîner chez eux, j'avais l'impression de m'élever. Je me suis dit : « Peut-être que je suis un artiste, puisque Prévart a l'air de le penser ? »

Et puis, un jour, Jack Lang vous a contacté pour imaginer le défilé du bicentenaire de la Révolution.

► J'étais très inconscient, sans doute. J'avais été très à la mode jusqu'en 1988, mais je sentais que le vent tournait. Charles Gassot, mon ancien producteur, m'a appelé : « Tu ne peux pas louper ça, il faut que tu le fasses. » Farida, avec qui je vivais, m'a aussi encouragé. J'ai pris cela comme un jeu.

Comment s'est passée la présentation de vos idées peu conventionnelles à François Mitterrand ?

► Il m'a simplement dit : « Si vous réussissez la moitié de ce que vous proposez, ce sera déjà formidable. » Puis il a tourné les talons et il a quitté la pièce. Mais Jacques Attali m'a rattrapé : « Des Noirs, certes, mais pas trop ! » m'a-t-il dit. Il avait raison. Mais je voulais que la fête soit réussie, et il fallait que la musique fonctionne. J'avais envie que la France entière tape du pied, comme dans un club. Je voulais mélanger les rythmes du folklore français aux rythmes africains, montrer que personne n'avait le monopole du rythme et que des cultures aussi éloignées les unes des autres pouvaient vivre ensemble.

Pourtant, tout le monde ne voulait pas marcher au même rythme !

► C'est vrai. Surtout les militants, les purs et durs, les gardiens du temple de la Révolution française. Mes demandes les dérangent. Ils disaient : « On ne va tout de même pas défiler comme des fascistes ! »

D'où vous vient l'idée que vous appelez la « French correction », pour corriger les défauts physiques des gens ?

► Autrefois, je déjeunais souvent avec Harold Hayes, mon patron et rédacteur en chef d'*Esquire*, un des pères du nouveau journalisme, qui avait découvert notamment Tom Wolfe. Il m'encourageait à trouver des idées moins conventionnelles que celles des rédacteurs du journal. Quand je lui ai raconté que je mettais des épauettes dans mes tee-shirts pour avantager ma carrure et des talonnettes dans mes chaussures pour avoir une silhouette plus élancée, il était fasciné. Ce fils de pasteur puritain du Sud ne pouvait pas croire qu'un homme, un vrai, puisse parler comme cela. Et c'est sur huit pages du magazine qu'il ●●●

●●● m'a permis de développer mon thème au premier degré, sachant parfaitement que son public prendrait l'article au second. L'article fut repris et développé pour une émission de télévision. Pendant un temps, je fus même une référence pour certains artistes conceptuels !

La French correction était en avance de vingt ans sur l'explosion de la chirurgie esthétique.

► Je n'ai jamais eu cette attitude baba cool par rapport à l'artifice. J'ai considéré très vite qu'une veste était avant tout une prothèse. En y réfléchissant, la correction représentait l'extension de mon travail de dessinateur. Je pensais comme un sculpteur, un amoureux de la forme.

Comment êtes-vous devenu directeur artistique d'Esquire, magazine américain très important ?

► Par chance. Charles Matton, qui dessinait pour *Esquire*, m'avait conseillé d'envoyer mon dossier. Et, quand Harold Hayes est venu à Paris, il m'a téléphoné. Il cherchait en fait à joindre Prévert. Impressionné par mon style de vie, mon travail et le fait que je parle anglais couramment, il m'a demandé si je pouvais me charger du numéro spécial anniversaire de son magazine. Il m'a fait venir à New York et j'ai finalement été engagé comme directeur artistique alors que je ne connaissais rien à la mise en page.

A New York, vous avez fait la connaissance de Warhol...

► ... à qui j'ai demandé de photographier pour nous la crème de la crème du théâtre d'avant-garde new-yorkais. Comme j'habitais à Union Square, en face de la Factory, je le rencontrais souvent. A vrai dire, je ne me sentais aucun atome crochu avec Joe Dallesandro, Gerard Malanga, Ultra Violet ou Viva, les superstars du moment. Ce qui m'a rapproché d'Andy, finalement, c'est ce projet de film de boxe, probablement parce que le jeune boxeur en question, Chu Chu, était très mignon... Avec un copain, j'ai écrit un traitement pour un film pour lequel Warhol, toujours royal, nous a payés 500 dollars !

Comment êtes-vous venu à la publicité ?

► J'avais abandonné tout préjugé à l'égard des moyens d'expression. J'étais entré dans le show-business par la porte amoureuse et j'aurais voulu que ça continue. J'aurais pu aller beaucoup plus loin, mais ma vie avec Grace était trop difficile. Quand on m'a offert ce nouveau moyen d'expression, j'ai sauté sur l'occasion. Jusqu'à présent, c'était Grace qui avait été l'interprète de mes fantasmes et, maintenant, c'était la publicité qui me fournissait les moyens de faire vivre de nouveaux personnages. En fait, mon existence, tant professionnelle que privée, n'aura été qu'une succession d'entrées et de sorties de personnages. Grace sortait côté cour, alors que, côté jardin, entraient les personnages Lee Cooper, comme au théâtre. J'avais accepté de m'occuper de la direction artistique des numéros zéro d'un supplément du *Monde*, *Le Monde illustré*, qui n'a jamais vu le jour. C'est tout à fait par hasard qu'à travers un film pour des blue-jeans je me suis retrouvé du jour au lendemain une des stars de la pub française.

Kodak a été une des campagnes qui ont marqué les esprits, notamment avec ses petits personnages. Comment sont-ils nés ?

► Toujours du dessin et du besoin de créer, d'enrichir mon patrimoine personnel. Cette fois-ci, on me proposait un film pu-



Depuis l'âge de 20 ans,
je rêve de faire
un film musical



► Je n'ai jamais eu cette attitude baba cool par rapport à l'artifice. J'ai considéré très vite qu'une veste était avant tout une prothèse. En y réfléchissant, la correction représentait l'extension de mon travail de dessinateur. Je pensais comme un sculpteur, un amoureux de la forme.

Mais c'était quand même grâce à votre travail, pas seulement parce que vous aviez des pantalons courts !

► Peut-être, mais la caricature était tentante. Quand, lors d'une tournée promotionnelle au Japon pour Chanel, l'attachée de presse locale me suppliait quotidiennement de porter ma casquette à l'envers, ça m'agaçait profondément. Tout cela m'a aidé à comprendre que je n'étais qu'un phénomène de mode, ce qui n'était déjà pas si mal, mais que mes jours étaient comptés. Cela dit, c'était de ma faute, j'avais été trop présent.

Après la publicité, que vouliez-vous faire ?

► Comme je vous l'ai dit, peu importe le média. Simplement, je ne voulais pas perdre le fil de ce que j'avais l'impression d'avoir initié. Depuis l'âge de 20 ans, je rêve de faire un film musical, mais j'avais peur de plonger et, surtout, je n'avais pas de scénario. Je me suis dit : « On me qualifie de lutin sautillant, d'elfe de Saint-Mandé, pourquoi ne pas partir de ces demi-vérités pour en tirer un personnage de fiction ? » Tout cela se passait juste après la célébration du bicentenaire et les films *Egoïste* et *Coco*, pour Chanel. Mon producteur avait raison : il fallait que je profite de mon succès. La presse devenait de plus en plus critique à mon égard. Un article titré « La fin des années Goude » avait réveillé ma paranoïa, et, même si je la jouais décontracté, j'étais réellement blessé.

Et – ironie – vous n'avez toujours pas fait de cinéma !

► Même si cinq longues années se sont écoulées depuis l'écriture de ma première version du scénario et le violent procès en rupture de contrat que m'a fait mon producteur, je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

Avez-vous été jaloux qu'Etienne Chatiliez réalise un film avant vous ?

► Bien sûr ! A tel point que, lorsqu'il m'a demandé d'assister à la projection de *La vie est un long fleuve tranquille*, je lui ai dit que j'étais trop fragile pour supporter son succès.

Mais votre film ?

► La première version est écrite. Dédé, mon personnage principal, est, à mon avis, très réussi, même s'il est l'extension caricaturale et largement fictionnalisée de moi-même. Ce film est aujourd'hui mon obsession n° 1. ● J.-S. S.

L'EXPRESS

17200 - semaine du 10 au 16 novembre 2005

10 novembre 2005